

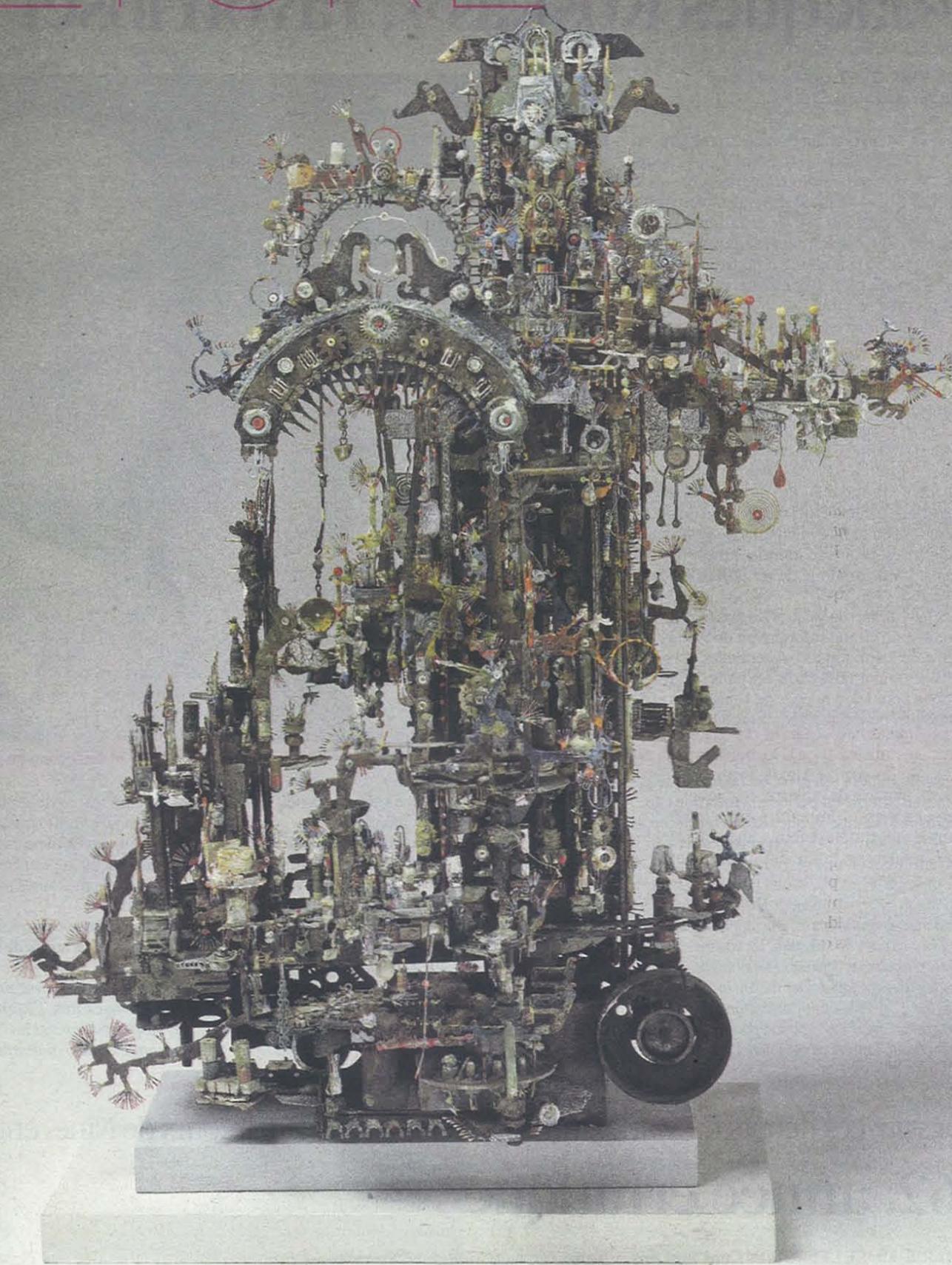
RÉSURRECTION
Près de Porto,
les belles
collections de
Richard Treger
et Antonio
Saint Silvestre
inaugurent le
premier musée
du pays consacré
au genre.

Par **STÉPHANIE ESTOURNET**
Envoyée spéciale à São João
da Madeira (Portugal)

Fraîchement retapée, l'ancienne usine qui accueille l'Oliva Creative Factory au sud de Porto (*lire ci-contre*) expose depuis fin mai «Art brut, Breaking up the Boundaries», une collection notable de 600 pièces d'art brut et d'art singulier, proposée par les collectionneurs Richard Treger et Antonio Saint Silvestre. Le commissariat est assuré par le conservateur parisien Christian Berst. On commence par l'étage, où s'ouvre le lieu de l'art brut, «un pan de l'art encore inexploré pour une large part du public», selon Berst, qui assure la visite tout en vérifiant la qualité de conservation des œuvres.

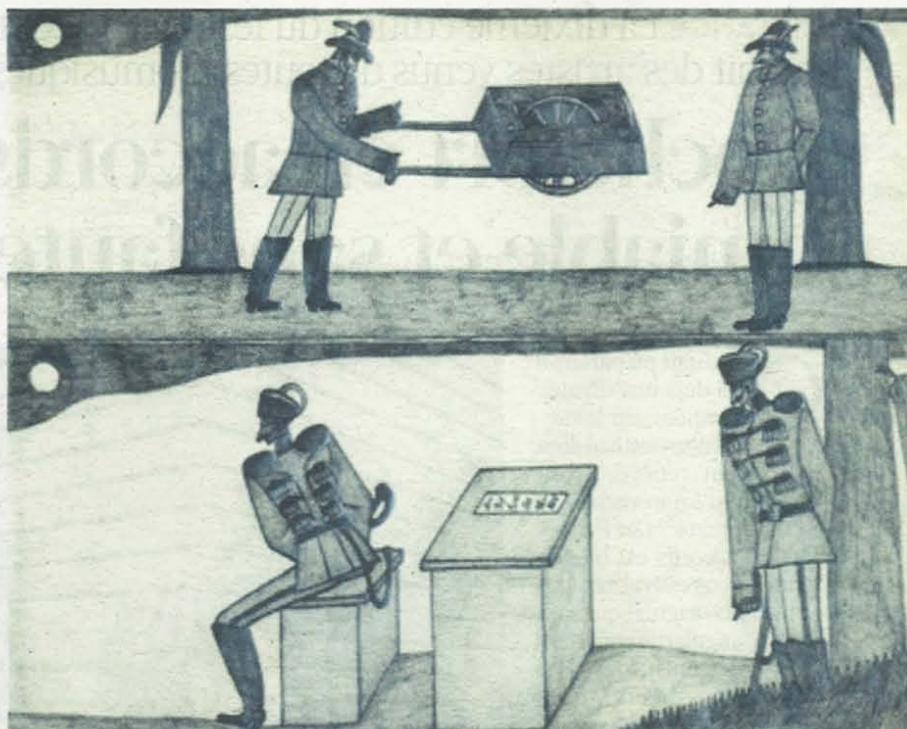
CATHÉDRALE. Contacté il y a un an à la suite d'une exposition à la Fondation Vieira Da Silva de Lisbonne en 2012 qui avait établi un record de fréquentation pour le musée, Christian Berst se voit en «passeur», «comme Richard Treger et Antonio Saint Silvestre», confie-t-il en pénétrant dans la première salle, espace tout en longueur, qui montre des classiques du genre: «historiques», tel le Suisse Wölfli (1864-1930) dont les compositions complexes et denses furent, d'après André Breton, «vitales au XX^e siècle». Ou encore un extrait d'un carnet à dessins de l'Allemand Oskar Völl (1876-1935?), découpage quasi cinématographique d'une action entre soldats. Issu de la fameuse collection de Hans Prinzhorn, psychiatre allemand qui étudia au début du XX^e siècle les manifestations de la folie dans l'art et influença les surréalistes, ce carnet à dessins de Völl est une pièce particulièrement rare.

«Certains collectionneurs jouissent des œuvres qu'ils achètent dans l'inti- ●●●



Sans titre, d'A.C.M. L'artiste nettoie à l'acide puis oxyde des centaines de pièces métalliques avant d'en faire des constructions. PHOTO ACM

L'art brut défriché en terre portugaise



●●● mité, voire dans le secret. Treger et Saint Silvestre sont dans le partage, continue Christian Berst, leur but ultime étant de trouver le moyen de montrer leur collection [sur laquelle Treger, qui tint longtemps une galerie rue Mazarine à Paris (VI^e), travaille depuis quarante ans, ndlr], sorte de work in progress, avec un regard autorisé, rôle qui m'est ici confié.»

Dans une deuxième pièce, les classiques sont «modernes», datant des trente dernières années. Il y a là les bonshommes au crayon d'Alexis Lippstreu (1972), inspirés de tableaux classiques, personnages à l'humanité exacerbée dans le vide qui les entoure. Également une première sculpture d'A.C.M., sorte de cathédrale de petites pièces électriques et électroniques qu'il nettoie, transforme à l'acide avant de les oxyder (d'autres œuvres de cet artiste picard, né en 1951, sont montrées dans la pièce suivante).

AURÉOLE. «Je connaissais parfaitement chacune des pièces de la collection rassemblée par Richard Treger et Antonio Saint Silvestre, explique Christian Berst. Pourtant, le découpage n'a pas été évident, l'idée étant de ne pas tomber dans un discours obscur. Et, en même temps, de ne pas sacrifier le fond à la forme.» Un équilibre tout en finesse, que le commissaire d'exposition trouve dans une approche simple – chronologique – augmentée de l'interrogation des «limites» du genre, de sa «porosité» avec d'autres formes d'art, dans de larges salles claires qui donnent aux œuvres un espace vital conséquent. «Je vois beaucoup de néophytes à la galerie (1), leurs interrogations tournent autour de la définition de l'art brut. Il s'agissait donc, ici, d'imaginer un parcours qui raconte à la fois l'histoire de cet art tout en montrant les passages avec l'art populaire ou le surréalisme.»

Deuxième partie de la visite au rez-de-chaussée, dans un espace tout aussi aéré, dont les cloisons rouges tranchent avec tonus sur une majorité blanche. Toujours issues de la collection de Treger et Saint Silvestre, les œuvres souvent colorées, figuratives, d'artistes autodidactes que l'on nomme «singuliers».

Plus «calmes», sûrement, que leurs voisins de l'étage supérieur, ils peuvent néanmoins manifester un côté obsessionnel, comme les milliers de coquillages collés et peints par Paul Amar (1919) formant de larges tableaux en relief peuplés d'une multitude de personnages, démultiplication qui invite à se perdre dans l'uni-



vers de l'artiste. Ou les personnages enfantins d'Antonio Saint Silvestre (1946), qui dit s'inspirer «des mauvaises nouvelles à la télévision», cauchemardesques et baroques. Une mini reine blanche, dont les pieds ne touchent pas terre depuis son trône à

têtes de mort, ou cet enfant, sorte de Salvator Mundi en tenue de foot, le vi-

sage cerclé d'une auréole, dans la position du divin enfant donnant la bénédiction d'une main, tandis que l'autre, plutôt que de porter le traditionnel orbe royal, soutient un ballon de foot. ◆
(1) Galerie Christian Berst, 3-5, passage des Gravilliers, 75003.

ART BRUT : BREAKING UP THE BOUNDARIES

Oliva Creative Factory, rua da Fundação, 240, São João da Madeira (Portugal). Rens.: olivacreativefactory.com

De g. à dr.:
Untitled,
de Davood
Koochaki,
Untitled,
de Michel Paule,
Untitled,
d'Oskar Voll.

PHOTOS GALERIE
CHRISTIAN BERST;
MICHEL PAULE;
GALERIE SUZANNE
ZANDER

Construite en 1925, l'ancienne usine de machines à coudre, symbole d'une industrie autrefois florissante, ressuscite en une friche à vocation artistique.

La révolution culturelle de l'Oliva

La ville de São João da Madeira, à 45 kilomètres du centre de Porto, a longtemps été l'un des principaux maillons de l'industrie portugaise. On y fabriquait des objets du quotidien que l'on trouvait dans tous les foyers, notamment des machines à coudre et des baignoires.

Il reste de ce joyau fondé en 1925 un ensemble d'usines, en ruines pour la plupart, au sein desquelles surgissent des bâtiments neufs à l'architecture recherchée, premiers éléments d'un pôle touristique industriel: un musée du chapeau (la chapellerie fut l'une des principales activités de la région), un de la chaussure, un du crayon. Et, face à un bâtiment encore en ruines, le fleuron: l'Oliva Creative Factory, où étaient fabriquées les fameuses machines à coudre.

Inauguré en octobre, l'ensemble de deux bâtiments plantés le long d'une ruelle pavée se veut «un recyclage de l'identité de l'endroit», selon Suzana Menezes, l'énergique directrice du lieu.

L'enjeu est de garder les valeurs qui se sont développées ici, et de créer de l'activité».

Tout a été pensé dans cet esprit, presque jusqu'à l'obsession. A commencer par la réhabilitation des bâtiments: de très beaux volumes, dans lesquels on a conservé les traces des différentes époques de vie, depuis les larges fours qui cuisaient l'émail des

Inauguré en octobre, l'ensemble de deux bâtiments plantés le long d'une ruelle pavée se veut «un recyclage de l'identité de l'endroit», selon la directrice du lieu.

baignoires – derrière des vitres sises dans la salle de spectacle –, aux graffitis témoins de l'époque de squat, après la fermeture de l'ère industrielle du lieu.

Design. Pour l'aspect hype, une pépinière accorde le gîte à des start-up qui, espère Suzana Menezes, «trouveront bénéfice à se mêler aux artistes qui viendront en résidence» cet automne dans de magnifiques chambres habillées de carrelage et de bois. Des so-

ciétés, essentiellement de design (pièces auto, hôtel), se sont déjà installées dans les locaux à l'équipement high-tech. Un restaurant et un café sont sur le point d'ouvrir.

Face au bâtiment occupé par une école de danse et le musée, de beaux magasins et lieux à pourvoir: espaces aux belles matières présentant des objets «de créateurs». Voire directement faits sur place. Comme ces sacs en feutrine de chapeau: une autre forme de

la récupération de l'âme d'Oliva autant que de la matière. L'histoire dit qu'à l'époque industrielle, les dames constituaient ces mêmes sacs pour y loger le casse-croûte de leur bonhomme. Un coup de design là-dessus, et nous voilà avec un produit éthique et joli.

Après cela, en matière d'éthique, l'histoire d'Oliva se pose là. Ses 3 000 ouvriers (au plus fort de l'emploi) y bénéficiaient d'un

traitement paternaliste: de la visite médicale mensuelle pour toute la famille aux colos pour les petits, en passant par les clubs de sport et les concours de couture, aux frais du patron.

Toxicomanes. «Nous voulons innover, mais nous voulons aussi agir contre l'exclusion. Et finalement, le second permet le premier», explique Suzana Menezes. Exemple à l'appui: les sacs en feutrine sont fabriqués par d'anciens toxicomanes encadrés par une «créatrice».

Vient la question du financement, que chacun ici évite habilement. Des «fonds européens, et de la communauté urbaine»... on n'en saura pas plus. Quant aux très rares visiteurs, on nous assure que le projet sera complet en 2020, et que, d'ici là, les différents séminaires professionnels, programmes en partenariat avec des écoles, festival de l'illustration, expo photo, associés à la qualité des collections présentées au musée auront permis de rendre à São João da Madeira sa notoriété d'autrefois.

S.Es. (à São João da Madeira)